

« Nos étudiants sont multiscartes »

RENCONTRE. En écho à l'article « *Les piliers de l'insertion professionnelle* » paru dans *Stradda* n°36, il nous a paru intéressant d'ouvrir la question à d'autres champs disciplinaires, et notamment aux Arts plastiques. À la tête de l'école supérieure d'Art d'Aix-en-Provence depuis 1999, Jean-Paul Ponthot est un acteur et témoin privilégié de l'insertion professionnelle. Rencontre avec un homme d'expérience.

L'école supérieure d'Art d'Aix-en-Provence forme 150 étudiants dans ses trois cycles d'étude. Une formation à la singularité dont la méthode est l'expérimentation et l'outillage, l'autonomie de la maîtrise des outils proposés.

Stradda : De quelles informations disposait-on sur le devenir des étudiants en arts plastiques dans les années 80 et 90 ?

Jean-Paul Ponthot : En 1998, le rapport de Jacques Imbert¹, chef de l'inspection générale de l'enseignement artistique en arts plastiques, démonte les représentations négatives sur nos écoles : celles d'une formation inutile générant du chômage dans des situations de désespérance. Il montre au contraire que nos formations offrent un fort taux d'insertion professionnelle. D'autre part le laboratoire Iredu de l'Université de Bourgogne a apporté des éléments statistiques sur le devenir des étudiants à partir du milieu des années 80.

Mais en région PACA, si les professionnels du spectacle vivant étaient clairement identifiés, en revanche les plasticiens restaient un continent noir ! On ne savait pas qui ils étaient. L'Arcade a contribué à mieux les connaître par une étude² et le domaine des arts visuels figure enfin dans l'atlas culturel dynamique créé par cet observatoire.

Comment avez-vous pris en compte l'insertion professionnelle à votre arrivée dans l'école et comment était-elle reçue par les étudiants ?

J.-P. P. : Nous avons organisé deux journées de formation inscrites dans leur cursus afin de les sensibiliser. La première portait sur les droits et les obli-

gations de l'artiste, la seconde sur la manière de créer son emploi ou de créer les conditions de sa réalisation. On sait en effet que l'activité précède l'emploi dans notre domaine. Nous avons fait intervenir des professionnels qui racontaient comment ils avaient démarré. Les étudiants avaient également accès à une banque de données et recevaient un petit guide très bien fait du syndicat national des artistes plasticiens (SNAP). Mais ces questions-là les ennuyaient beaucoup dans les années 2000. Ils étaient peu soucieux des conditions réelles de leur existence en tant qu'artiste après leur diplôme.

Le peu d'intérêt des étudiants à l'égard de leur devenir a-t-il changé et que leur proposez-vous aujourd'hui ?

J.-P. P. : Les jeunes gens et jeunes filles qui s'inscrivent dans une école d'art, c'est moins pour trouver un métier que pour aller jusqu'au bout d'une démarche de création qui leur paraît nécessaire. Et cet esprit-là n'a pas changé. Il y a toujours comme un rêve fou, comme une utopie de se lancer dans des études artistiques. Globalement, on est arrivé à mettre ce souci de l'insertion dans leur tête, mais ils ne sont pas plus inquiets de l'avenir. Ce qui change, ce sont des initiatives à caractère professionnalisant pendant leurs études : certains créent un collectif ou une association pour organiser une manifestation, un festival, une exposition en dehors de l'école. Le monde extérieur devient un terrain de jeu pour eux. Nous organisons un programme de sensibilisation, des ateliers professionnels, des modules spécifiques et des stages. Pour nos stages, nous avons développé au fil des ans un réseau de partenaires artistiques et

culturels régionaux et un réseau international avec trois dispositifs en Europe, en Amérique latine et en Égypte. Nous accompagnons les étudiants dans cette aventure en amont et en aval avec une restitution partagée devant tous.

Quels sont les éléments qui facilitent une insertion professionnelle à votre avis ?

J.-P. P. : Tout d'abord notre ouverture pédagogique sur le milieu artistique avec des Workshops, des conférences, des rencontres. Ces relations constantes avec les artistes évitent le cloisonnement de l'école. D'autre part nos enseignants par discipline sont avant tout des artistes. Notre équipe pédagogique est immergée dans la création.

Ensuite, notre ouverture aux sciences et technologies depuis 20 ans. Nous sommes à l'ère du numérique et il était important d'offrir ces outils à nos étudiants. En première année, ils pratiquent le code et l'algorithme. Ils peuvent se former de la 3D à la mécanique électronique. Mais l'école reste généraliste dans l'option Art. Sa force est de proposer un enseignement contemporain des pratiques fondamentales (dessin, peinture, volume) auxquelles s'ajoutent des pratiques fondamentales dans le technonumérique avec des croisements disciplinaires permanents et un solide enseignement théorique.

Nous offrons donc un enseignement très pointu dans cette relation Art Sciences et Technologies. Beaucoup de nos étudiants s'en servent comme une compétence nouvelle qui leur permet de répondre à différentes commandes.

Enfin, troisième élément : la pluriactivité. Il est important de ne pas prendre une option unique d'un domaine. Nos étudiants sont multiscartes et leur insertion professionnelle sera l'addition de plusieurs activités : des activités d'enseignement et d'animation, des collaborations et une part de création personnelle.

Y a-t-il des expériences pilotes qui ont facilité l'insertion professionnelle dont vous êtes particulièrement fier ?

J.-P. P. : J'ai souhaité dès le début que notre école soit une pépinière permettant à nos jeunes diplômés de tester leur projet avec les moyens de l'école. Nous les accompagnons sur des idées un peu dingues qui détournent les codes habituels. Par exemple ENIAROF, le détournement d'une fête foraine, et le festival Gamerz, un festival des arts multimédia, totalement autonome aujourd'hui et qui a fêté sa

10^e édition. Nous avons aussi créé un réseau pour faire se rencontrer les étudiants des deux rives de la Méditerranée à travers la plate-forme Labofictions dans l'élan du printemps arabe avec l'invitation de jeunes artistes du pourtour méditerranéen (Turquie, Égypte, Palestine, Liban, Maroc). L'image vidéo est un outil d'affranchissement pour ces jeunes gens et jeunes filles et nous avons nous avons porté le projet de l'enseignant vidéo « Patrimoine et espace public », suite de trois workshop à Alexandrie avec la Faculté des Beaux Arts.

Quels est votre futur chantier concernant l'insertion professionnelle ?

J.-P. P. : Celui de créer un observatoire commun aux sept écoles d'art du Sud afin de disposer de données statistiques précises sur le devenir de nos diplômés au-delà du territoire régional. Cela nous permettra de dégager ce qui bouge en termes de pratiques, car nous formons de moins en moins d'artistes pour les galeries. De mesurer la mobilité des artistes, de

« Globalement, on est arrivé à mettre ce souci de l'insertion dans leur tête, mais les étudiants ne sont pas inquiets de l'avenir. »

voir avec qui ils travaillent et les champs de création investis. Je crois beaucoup à cet outil commun qui contribuera à éclairer le continent noir de la création des arts plastiques.

● PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTIANE DAMPNE

1. Rapport Imbert « *Une nouvelle place et un nouveau rayonnement pour les écoles d'Art en France* » (juillet 1998)

2. Arcade : Agence des arts du spectacle en Provence-Alpes-Côte d'Azur (PACA).

Etude : « *Arts visuels, préfiguration d'un service régional de ressources* », septembre 2011

www.arcade-paca.com

ecole-art-iv.fr

Article extrait de « *Place[s] aux artistes* », *Stradda* n°36, été 2015.